

PATRICK NICOL

LES MANIFESTATIONS

roman



LE QUARTANIER

ILS ONT MANGÉ en silence, Sarah plus vite que les deux autres. Puis elle est montée se préparer. Avant, on aurait dit *Elle est montée se mettre belle*, mais personne ne l'a dit.

Ophélie et son père ont fait la vaisselle, presque sans parler. Sarah est redescendue, a embrassé sa fille, elle a répété à Paul quelques consignes, puis elle est sortie. Ophélie – et Paul aussi, sans doute – a trouvé que sa mère sentait bon, mais encore une fois personne n'a rien dit.

Il y a un temps minimum à passer au salon avant de monter. Ophélie s'assoit avec son père dans le divan et attend l'heure du hockey. À sept heures et demie, Paul se lève et se prend une bière, Ophélie dit qu'elle monte jouer à l'ordinateur.

La page d'accueil du site Santé, les filles ! parle aujourd'hui de l'acné. Quelques photos de boutons disgracieux. Une fille triste devant son miroir. Les conseils habituels : crèmes, savon, eau. Ophélie passe de photo en photo, elle suit les liens des sujets connexes : d'abord les maladies de la peau, puis les infections. Une gencive enflée à la base d'une dent, un ongle gonflé par une poche de liquide noir, un œil perdu dans un œdème.

Ophélie revient à la page d'accueil. Plus bas, un sujet sur l'anxiété : l'école, les amies, les réseaux sociaux... rien d'intéressant. Une publicité attire son attention, pour des Bracelets sympathiques qui viennent par paires. Tu en donnes un à ta meilleure amie. Les bracelets s'allument lorsque les deux filles sont ensemble. On peut s'enfermer dans le noir et nos bracelets brillent. Avec Sabine, ce serait bien. C'est quand même cher. Ophélie fait tourner la molette de la souris pour remonter dans la page. En haut, une série d'onglets : professionnels de la santé, maladies, symptômes, hygiène, sexualité... Ophélie va toujours voir les maladies. Elle ne devrait pas, pas à cette heure-là. Elle est sur le point d'éteindre quand une notification apparaît à l'écran : Léa lui a envoyé une série de photos.

Un homme au nez si gros qu'il occupe tout son visage, une enfant sans jambe ni bras qui rit dans son lit, une femme atteinte d'obésité morbide. Ophélie passe vite, s'arrête à la dernière image. C'est un genou pourrissant. Une déchirure, peut-être une morsure qui s'est infectée. On voit l'épiderme durci, bleui, presque noir en périphérie de la blessure qui, elle, est d'un rouge très vif. Un liquide blanchâtre estompe les couleurs par endroits. Un pus vert, dense, s'est accumulé aux commissures de la plaie béante. On dirait une bouche, avec des lèvres sombres, des gencives éclatantes et tout au fond le blanc, comme des dents, probablement l'os découvert ou peut-être des nerfs. Ophélie agrandit l'image, y promène son curseur. Pendant quelques secondes, Ophélie se prend pour un microbe marchant au bord d'un ravin qui surplombe un lac de sang. Elle écrit à son amie : *Merci, c'est le fun. J'aimerais ça avoir des photos de cancer, si t'es capable. Des films.*

Puis Ophélie cesse de résister. Elle ouvre l'onglet des mala-

dies, même s'il est toujours décevant. Peu d'images, et pour chaque mal un boniment mi-savant et pseudo-jovial trop long à lire. Ophélie n'a ni la patience ni le temps – il est presque neuf heures. Dans le champ de recherche, elle tape ovaires puis cancer puis appendicite et à chaque fois les résultats la déçoivent. *Consultez nos spécialistes*, propose une publicité.

Ophélie reste, comme chaque fois, sur sa faim.

DELPHINE DE GIRARDIN consulte une *somnambule*. La voyante lui prend la main :

— Vous avez mal à la tête.

C'est vrai. Le chapeau de Delphine est un peu serré.

— Vous avez une plaie, là, une plaie où vous n'avez pas de cheveux.

En effet. Une petite plaque qui refuse de guérir et que même le coiffeur de l'impératrice est incapable de soigner. La somnambule conseille alors sa cliente. Quoi boire, quoi manger. Bientôt les cheveux se remettent à pousser.

Lors d'une autre visite, madame de Girardin montre à la femme une lettre de Victor Hugo. La feuille n'est pas signée.

— Il est dans une île entre la France et l'Angleterre. Il travaille. Il a beaucoup de choses là (elle pointe sa tête). Il jouera un grand rôle dans la révolution future.

Victor Hugo est en exil à Jersey. Sa lettre est une invitation. Delphine de Girardin débarque sur l'île le 6 septembre 1853. À Auguste Vacquerie venu l'accueillir sur le port, elle demande : *Faites-vous des tables ?* Les tables parlantes connaissent alors

une grande vogue. Depuis leur apparition aux États-Unis, on les consulte en Angleterre, en Allemagne et jusqu'à Paris, dans le salon de Napoléon III. Mais Vacquerie est sceptique. D'après lui, cet engouement pour le spiritisme a été fabriqué de toutes pièces par les agents du gouvernement dans le but de détourner la population de la question politique.

Le soir de son arrivée, madame de Girardin entraîne Victor Hugo dans la cuisine. Les autres restent au salon. On interroge la table, qui demeure inerte. On ressaie le lendemain, toujours rien. La dame, toute petite, toute de noir vêtue, ne désarme pas. *Les esprits ne sont pas des chevaux de fiacre qui attendent le bourgeois.* Ils viendront au moment propice. On fera deux tentatives encore, dont une chez Godfray, un natif de l'île. *La table*, raconte Vacquerie, *prouva son intelligence en ne répondant pas à des Jersiais.*

Le séjour de Delphine ne doit durer qu'une semaine. L'avant-veille de son départ, on lui accorde d'essayer une dernière fois. Neuf personnes sont présentes : madame de Girardin, Victor Hugo et ses fils, Charles et François-Victor, madame et mademoiselle Hugo, toutes deux prénommées Adèle, Auguste Vacquerie et deux autres exilés : le général Le Flô et le comte Henri de Tréveneuc. Delphine et Charles s'installent à la table. Après quelques minutes seulement, la table frémit. Madame de Girardin demande : *Qui es-tu ?* La table lève un pied, s'immobilise dans cette position. Le visiteur semble gêné. On lui demande pourquoi. Il répond : *Losange.* Ce doit être la table. On va chercher le petit guéridon à trois pattes que madame de Girardin a trouvé chez un marchand de jouets et on l'installe sur la grande table. Delphine et Charles sont maintenant debout. Le guéridon

s'agite presque aussitôt. Le général Le Flô demande : *Dis-moi à quoi je pense*. La table épelle le mot *fidélité*. Le général pensait à sa femme. La réponse ne convainc personne. Vacquerie, toujours sceptique, se propose pour remplacer madame de Girardin. Il demande : *Quel est le nom que je pense ?* La table répond : *Hugo*. C'est le bon. D'autres questions suivent, mais madame de Girardin proteste : ces enfantillages leur font perdre un temps précieux. Imaginez, s'il s'agissait d'un revenant, si un esprit errant était vraiment descendu vers eux, n'y aurait-il pas des questions plus importantes à lui poser ? Elle en soumet une : *Qui es-tu ?* La réponse vient tout de suite : *Fille*. Puis : *Morte*.

Léopoldine, la fille aînée de Victor Hugo, est morte dix ans plus tôt, presque jour pour jour, en même temps que son mari, Charles Vacquerie, frère d'Auguste.

— Ton pays ?

— France.

— Où es-tu ?

— Lumière.

— Que faut-il faire pour aller vers toi ?

— Aimer.

Tout le monde pleure. Vacquerie note : *Nous sentons tous la présence de la morte*.

PARMI LES DERNIÈRES affaires de sa mère récemment décédée, Suzanne Gagnon a trouvé un sac en plastique transparent qui avait contenu, dans les années soixante-dix, trois autres sacs d'un litre de lait. À l'intérieur étaient rangées une demi-douzaine de photographies, d'assez grand format, toutes encadrées ou collées à un carton rigide. Une photo de mariage prise devant la cathédrale au temps de la guerre. Une mosaïque de portraits de très jeunes enfants, leurs noms inscrits au bas des photos. Marie-Louise, la mère de Suzanne, ses deux frères, Julien et Aurèle, et une sœur, Emma, morte en bas âge. Ils portent tous sensiblement le même habit, une robe blanche dont les plis se perdent dans les couvertures du berceau. La lumière, la pose et le papier peint en arrière-plan sont les mêmes. Une autre photographie montre deux jeunes gens debout devant une voiture énorme, au bord d'une route. On peut lire l'année sur la plaque d'immatriculation : 1954. La plus vieille photographie était remarquable. On y voit une famille assemblée devant une maison, une vingtaine de personnes. C'est l'hiver. Les hommes, alignés debout derrière

un banc de bois, portent de lourds chapeaux de fourrure. Les femmes assises devant sont nu-tête, les cheveux montés en des coiffures compliquées que le col relevé de leur manteau cache à moitié. Quelques-unes sont assises dans un traîneau, couvertes de fourrures. De belles filles, en âge de se marier. Les enfants sont répartis autour des adultes, certains assis par terre, d'autres appuyés contre le traîneau. Personne ne sourit. On devine que la rigidité apparente des personnages est due à une longue immobilité. Un jeune homme, d'ailleurs, dans le coin inférieur droit, avait bougé. Ne restait de son visage qu'une traînée de lumière fendue d'un sourire inquiétant. Suzanne ne savait plus laquelle des jeunes filles était sa grand-mère.

Un tissu, probablement un drap blanc sorti de la maison ou alors une bâche que transportait le photographe ambulant, avait été tendu en guise de toile de fond sur le mur extérieur de la maison. Il n'en couvrait pas toute la surface. Des planches posées à clin dépassaient, en haut. On voyait aussi une partie du toit qui descendait pour couper un coin de l'image. Ce sont ces planches, ce bout de toit, qui ont permis de reconnaître la maison.

Quand Suzanne s'était présentée à la Société d'histoire, ses attentes n'étaient pas très grandes. Elle espérait vaguement que, grâce aux vêtements, peut-être, ou au traîneau, on pourrait l'aider à dater la photo. Elle comptait ensuite, par recoupements, en identifier les personnages. Il y avait sans doute, à la Société d'histoire, un employé capable de faire parler certains détails qui pour elle restaient muets. Sa famille n'ayant pas compté de personnage célèbre, Suzanne ne pensait pas qu'un visage serait reconnu. Quant à la maison, elle n'y avait

tout simplement pas pensé. En fait, Suzanne avait surtout le désir de montrer la photo à quelqu'un que ça intéressait.

La Société d'histoire, à cette époque, était un lieu vaste, calme et accueillant. Son unique employé y travaillait dans le silence, et pouvait à tout moment interrompre sa tâche pour se consacrer au rare visiteur qui venait consulter les archives, découvrir l'exposition permanente, s'enquérir de la nature d'un objet exhumé lors de travaux d'excavation ou, comme venait le faire Suzanne, des mystères d'une photographie retrouvée.

Pour atteindre le comptoir d'accueil, il fallait traverser la salle d'exposition. Toute à la fébrilité de sa quête, Suzanne s'est arrêtée aux artefacts exposés dans l'espoir de se calmer avant de s'adresser à l'employé, qui l'avait vue entrer et l'attendait, souriant derrière son comptoir. Les objets de la vie courante l'avaient particulièrement frappée. Chaudrons de cuivre, pots de grès, habits d'hiver... Des gens, de vraies personnes de l'ancien temps avaient manipulé ces objets, empli ces vêtements, utilisé ces articles de sport : des raquettes à neige, des pagaies, un bâton de hockey plus que centenaire. Elle s'était senti une sorte de tendresse pour ces reliques qui lui semblaient tout droit sorties de photos semblables à celles trouvées dans le sac de lait. La présence de Suzanne n'était pas déplacée dans cet endroit, avec sa photo de famille que l'employé a prise dans sa main gantée. Il a fait jouer sur sa surface le reflet des néons pour en vérifier l'état. Puis il a regardé l'image elle-même :

— Ce toit-là me rappelle quelque chose. La frise, ici, c'est pas commun. Il y en a deux, à Sherbrooke, de mémoire, qui ressemblent à ça.

En effet, le long de la corniche courait une dentelle de bois. Sans être rare, ce type de frises est peu fréquent et constitue un détail caractéristique, souvent unique, puisqu'il s'agit somme toute d'une fantaisie, d'une petite touche créative ajoutée par le constructeur, souvent le premier propriétaire de la maison. Peu de ces ornements ont survécu aux rénovations successives, et l'employé – Paul Desrosiers, il s'était présenté – avait tout de suite reconnu cette particularité.

— Je commencerais par la rue Bowen. À cause de la sleigh. Il y avait une fabrique, là, à peu près à la hauteur de Chalifoux. Vous avez pas des Biron dans votre famille ?

— Non, je pense pas.

— Ou bien ils l'ont prêtée pour la photo. Des fois, ils faisaient ça, comme les gens maintenant qui se font photographier à côté de belles autos. Et si c'était des voisins... On pourrait essayer d'identifier le photographe, aussi. Il y a pas trente-six possibilités. Mais ces gens-là gardaient pas d'archives ou de comptabilité. Ça nous aiderait pas. On a plus de chances avec la sleigh. Et la maison.

Quant aux gens, a continué l'employé : d'honnêtes citadins pas très fortunés, s'étant mis en frais pour une photographie qui finalement les représente assez mal. Il ne faut pas s'attendre à ce que, dans un portrait de cette époque, les gens se ressemblent. Prendre une photo coûte cher, on se prépare longtemps d'avance et on se met beau. *Si ça se trouve, même les fourrures sont empruntées.*

L'image semblait tout à coup tellement vivante. Le photographe ambulante qui tend une bâche contre le mur extérieur, les enfants qui courent chez le voisin pour emprunter le traîneau, les femmes qui se cherchent des fourrures...

— Si c'est la maison que je pense, elle est encore debout. Un peu transformée, quand même, mais vous allez voir, vous allez la reconnaître.

L'employé de la Société d'histoire avait raison. De sa voiture, Suzanne avait repéré la dentelle de bois, défraîchie et casée par endroits. Elle s'est garée où elle a pu, s'est approchée lentement, tentant de se mettre dans l'état d'esprit approprié. La rue Bowen est maintenant achalandée et, surtout dans cette portion, assez désagréable. Il ventait fort et les quelques terrains vagues qui perçaient l'alignement des maisons – deux ou trois édifices avaient brûlé l'hiver précédent, Suzanne s'en est souvenue – créaient un passage pour l'air empesté de la rivière qui venait se mêler aux effluves du trafic. La maison avait été maintes fois modifiée, en effet, mais le corps d'origine restait identifiable. Un rectangle surmonté d'un toit pentu qu'une annexe à l'arrière et une bow-window sur le côté avaient rendu informe. Mais c'était bien elle, et Suzanne était surprise d'être si souvent passée devant sans lui porter attention alors que cette demeure occupait une place particulière dans son histoire personnelle. Elle l'examinait, maintenant, lui cherchant une profondeur nouvelle, une dimension temporelle qu'on ne lui aurait pas soupçonnée. Mais elle voyait surtout une cabane, avouons-le, une cambuse où vivaient de pauvres gens, des assistés sociaux, sans doute, et Suzanne a chassé l'idée fugitive d'aller frapper à leur porte pour se présenter. *C'est dans cette maison que ma grand-mère est née.* Suzanne contemplait cette possibilité : dans ce rectangle étouffé par le désordre des ajouts, dans cette humble maison qui jadis était plantée en périphérie de la ville et qui maintenant y était noyée, sa grand-mère

avait (peut-être) vu le jour. *C'était un petit quartier*, avait dit l'employé de la Société d'histoire, *à l'écart, mais assez densément peuplé. Et pauvre.*

Suzanne a longé la maison, qui était à peine à deux mètres du trottoir. Un peu d'herbe sablonneuse, une galerie encombrée où trônait un vieux fauteuil en tissu. *Est-ce que les punaises peuvent survivre à l'hiver ?* Elle hasardait des regards inutiles vers les fenêtres rendues opaques par la poussière de la rue et vers la cour arrière, toute petite. Deux voitures, un conteneur à déchets de taille industrielle et une petite shed, peut-être la seule structure inchangée de tout le quartier. Suzanne a fait demi-tour, repris son examen. L'émotion s'émuissait. Suzanne devait se concentrer pour combattre la distraction. Mais c'était bel et bien fini : l'expérience était épuisée. Suzanne est montée dans sa voiture et n'y a plus pensé.

Dimanche 7 octobre, soir, dans le salon

Ma vie est plate. Je veux dire ennuyante, bien sûr, mais aussi : sans relief, égale et mince comme une règle à mesurer. Sans hauteur, sans largeur, sans profondeur.

OPHÉLIE essaie de se concentrer sur les bruits qui montent du rez-de-chaussée. Ce ne sont pas des cris d'enfants malades, comme son rêve le lui a fait croire, ce sont les voix rassurantes des hommes du hockey. Réunis autour d'une table, ils échangent en riant leurs impressions sur la partie qui vient de se terminer. Ils sont contents : peut-être que les Canadiens ont gagné.

Ophélie n'aurait pas dû, elle le sait, regarder les photos de difformités et de blessures avant de s'endormir. Sa mère ne l'aurait pas autorisée à passer une heure devant l'ordinateur avant d'aller se coucher. Elle l'aurait envoyée lire ou jouer toute seule dans sa chambre. Mais son père la laisse toujours faire. Ophélie devrait se l'interdire elle-même, mais elle en est incapable. *Je suis trop jeune, encore.*

Parfois, on n'entend plus les voix. Alors le sang qui frappe contre ses tempes, les mouvements dans son ventre occupent toute l'attention d'Ophélie. Ce chatouillement lourd près du nombril, on dirait une masse, un amas nouveau qui la semaine dernière n'y était pas. Ce ne sont pas les crottes qui s'accu-

mulent, comme le prétendrait sa mère, c'est plus grave et plus rare, Ophélie en est convaincue. Quelque chose de rouge entouré de blanc transparent, de la chair vive dans du mucus gluant.

Elle pourrait appeler son père. Il viendrait. Mais il aurait dans la voix l'impatience, il aurait dans le geste la brusquerie qui gâchent tout. Deux fois déjà, elle l'a appelé. Il est venu la première fois en souriant, attendri. Il lui a flatté les cheveux. Ophélie a fermé les yeux, mais elle a vite réalisé qu'elle avait appelé trop tôt. Le mal n'était pas assez avancé. Une visite de gaspillée. La deuxième fois, elle pleurait presque. Elle n'avait pas prévu les tremblements, les trémolos qui sont venus dès qu'elle a dit *Un sentiment dans mon ventre*. Paul s'est assis sur le lit. Ophélie avait rabattu le drap pour lui montrer où elle avait mal. Le père a promené sa main sur le ventre de sa fille. Il ne parlait pas. Il regardait ailleurs comme s'il cherchait quelque chose dans l'obscurité. Ophélie se retenait de pleurer, guettait le mal qui ne voulait pas s'en aller. Il aurait fallu que son père parle, qu'il emplisse de sa voix la chambre et la tête de l'enfant. Passer sur le ventre une main molle, ce n'est pas suffisant. Après quelques minutes, Ophélie a dit *Rassure-moi*. Les mots, très clairs, l'avaient surprise. Ils avaient surpris son père, aussi, puisque la main s'était un peu crispée. Il avait mis un certain temps avant de parler. *Ben non, ma grande, ben non*. C'est tout ce qu'il avait trouvé à dire. Ophélie aurait préféré se faire raisonner. Qu'on lui explique encore une fois le fonctionnement des organes, qu'on lui répète les statistiques à propos des ulcères, de l'appendicite ou des cancers en bas âge. Et puis il y a toutes ces questions d'ovaires et d'utérus qui pourraient être éclaircies. Ophélie aurait voulu des mots,

des chiffres et des affirmations catégoriques ; son père n'of-
frait qu'un déni paresseux.

Elle ne doit pas rappeler son père ni, surtout, téléphoner
à sa mère.

Plus tard, quand la boule aura grandi, quand les intestins
de la petite fille seront tout à fait bouchés ou que son abdo-
men aura trop gonflé, ses parents l'amèneront au médecin.
Le docteur leur dira, aux parents, il leur expliquera, puis il
installera dans le ventre d'Ophélie un tuyau qui la videra de
son pus ou répandra en elle un produit détergent. Elle sera
de nouveau propre à l'intérieur et les pensées mauvaises n'au-
ront nulle part où s'enraciner.

Une musique joue au rez-de-chaussée. Ophélie reconnaît
la publicité des voitures qui se stationnent toutes seules. Elle
suit mentalement l'auto dans un centre-ville désert. Un let-
trage blanc défile au bas de l'image. Gros plan sur le petit
écran au milieu du tableau de bord et voilà, la voiture se sta-
tionne par elle-même. L'homme derrière le volant regarde la
femme assise à ses côtés. Ils s'embrassent avant de descendre
pour marcher sur un trottoir ensoleillé.

Si la boule dans son ventre éclate, le pus montera jusqu'au
cœur, jusqu'à la tête d'Ophélie. Ophélie deviendra bleue ou
verte, du sang peut-être s'écoulera de son nez, de ses oreilles...
Il ne faudrait pas que la crise survienne au parc ou dans la rue.
Tomber malade sur le trottoir, tomber seule dans le vide, ce
ne serait vraiment pas de chance. Il faudrait que ça arrive en
classe, pendant un exercice de maths ou en éducation phy-
sique, ou mieux encore un soir qu'ils sont tous les trois devant
la télé. Mais il est possible aussi qu'avant le drame spectacu-
laire, la boule gorgée de bactéries se mette à fuir, à perdre

son jus comme le font les réservoirs rouillés dans la terre ou les fosses septiques sur le bord des rivières qui libèrent tranquillement leur liquide toxique. Le sang pollué chaufferait le visage d'Ophélie. La racine des sourcils, la racine des cheveux brûleraient. Déjà la petite sent ses oreilles s'engorger, la peau de ses joues s'emplier d'un jus chaud, ses mâchoires enfler. Que la boule explose au plus vite, que les symptômes se déclarent rapidement pour que, les trois ensemble, ils partent à l'hôpital où un docteur purifiera le sang d'Ophélie. Il est si lourd, déjà, si dense qu'elle en perçoit les déplacements.

Léa va lui envoyer des images de cancer. Et des films, aussi, car il en existe. Des films de tumeurs qui grossissent avant d'être soignées. Certaines filles à l'école les ont vus. Ophélie veut voir elle aussi, elle veut comprendre la façon dont le mal agit sur les intestins et les organes féminins, bientôt sur les siens. Elle ne veut rien manquer de sa maladie.

PAUL coupe le son de la télé. Ce que ces hommes ont à dire à propos d'une partie qu'il a écoutée distraitement ne l'intéresse pas. Il reste quelques instants à les fixer. Que faire ? Prendre une autre bière, ouvrir un livre, passer du temps sur internet, remettre le son de la télé, ne pas prendre une autre bière... Toute éventualité lui semble ridicule, toute activité ne serait qu'un substitut, l'ombre imparfaite d'un geste idéal posé dans une autre dimension par un homme résolu. Il imagine les êtres de cette autre dimension, penchés sur lui qui regarde sans les entendre des bonshommes parler de hockey. Cette idée ne le mène pas bien loin. Il se tourne vers la fenêtre. Il fait noir dehors. Paul revient à la télé.

Une pensée qui faisait tranquillement son chemin finit par émerger. La publicité de la voiture qui se stationne toute seule et surveille les angles morts a ramené à sa mémoire cet après-midi où, en conduisant, il s'était rendu compte que Sarah, assise sur le siège du passager, conduisait mentalement avec lui. Elle décroisait les jambes au moment de freiner, s'agrippait à l'accoudoir à la moindre secousse. Ce jour-là,

il avait pensé *Elle ne me fait pas confiance*. Et cette révélation l'avait bouleversé. Pourtant, ils avaient passé ensemble des centaines, sinon des milliers d'heures en voiture. Il l'avait conduite à travers des pluies torrentielles, d'innombrables tempêtes de neige. Jamais elle n'avait eu à se plaindre de sa témérité ou de sa maladresse, jamais d'ailleurs elle ne l'avait fait. Et voilà que lors d'un banal retour à la maison, elle effectuait les manœuvres à sa place, substituait ses gestes aux siens. Elle avait peur. Que s'était-il passé ?

Elle ne peut plus s'en remettre à moi. Paul avait échoué dans une entreprise qui pourtant devait être simple : permettre à la femme qu'il aime de se détendre. Qu'avait-il d'autre à lui offrir, pourtant, que la tranquillité d'esprit, la possibilité de se reposer sur lui ?

Paul ferme de nouveau les yeux, tourne la tête, ouvre les yeux. Il fait vraiment noir, dehors. Un arbre dans la cour semble gesticuler. Paul croit distinguer le son des feuilles qui se froissent, puis rien. Pendant une seconde, il ne pourrait pas répondre à la question *À quoi tu penses ?*

Dans la voiture, ce jour-là, il s'en souvient parfaitement, Paul ne savait plus conduire. Il se sentait observé et la conscience de soi ainsi développée le distrayait. En plus de la pluie, des piétons, des flaques d'eau et des camions, il devait maintenant tenir compte de la nervosité de Sarah. Chacun des gestes de la femme était interprété comme un commentaire, un avertissement. Elle regardait dans le rétroviseur : Paul craignait de s'être rabattu trop rapidement devant la voiture qu'il venait de doubler. Elle jetait un coup d'œil dans l'angle mort, il reprenait des vérifications inutiles tout en négligeant des opérations plus urgentes. Ce qui devait arriver arriva. Alors

qu'il suivait le regard de Sarah vers l'arrière de la voiture, le suivant tout en sachant le suivre pour rien, il n'a pas vu le piéton qui s'apprêtait à traverser. Il ne l'a pas frappé, à peine a-t-il freiné un peu brusquement. Sarah, qui regardait toujours derrière, a sursauté. Elle aurait encore plus peur la prochaine fois.

Rien ne bouge dans le salon que l'image plate sur l'écran et les couleurs projetées sur le plancher. Pourquoi l'attend-il ? C'est ridicule. Sarah le saluera à peine, montera se doucher, se coucher sans prendre de ses nouvelles ni donner des siennes. Elle ouvrira peut-être la porte de la chambre de sa fille pour vérifier ce qu'il sera bien inutile de vérifier. Oui, la petite sera dans son lit, endormie. Ou alors les bruits de sa mère l'auront réveillée. Sarah entrera, s'assoira sur le lit et les deux parleront. Paul ne les entendra pas, juste un babil indistinct, loin en haut, et qui ne le concernera pas. Peut-être que la conversation ranimera le mal de ventre d'Ophélie, peut-être Ophélie se plaindra-t-elle de l'incapacité de son père à la consoler. Sarah la calmera. La petite se rendormira.

Les personnages muets de la télé continuent de débattre et Paul ne sait pas s'il devrait mettre le son ou couper l'image. Il est ridicule d'attendre et de toute façon Paul ne fait rien d'intéressant. Autant aller se coucher, lire, ou écouter franchement la télé en buvant une autre bière.

Il avait entrepris de se lever. Le germe du mouvement commençait à frétiller dans ses reins quand il a entendu la porte s'ouvrir. Le temps de comprendre ce qui arrive, le temps de se demander que faire et où se mettre, Paul se retrouve debout devant Sarah, une bouteille vide à la main.

— Ça bien été ?

Sarah parle de la fille. Du manger, du coucher. Rien d'autre.

— Oui.

Paul ne demande pas *Et toi ?*

— Je monte.

— Je descendais.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

À la télé, un homme est debout devant un écran où glissent des joueurs de hockey. Un d'entre eux est encerclé, des flèches indiquent ses trajectoires, celle qu'il a suivie, celle qu'il aurait dû suivre. Paul connaît son erreur, toujours la même : au lieu de couvrir son homme, il a pourchassé la rondelle.